

MISTRAL EN HONGRIE

Contribution à l'histoire du Félibrige à l'étranger

Les œuvres et les doctrines de Mistral ont éveillé un assez vif écho parmi les peuples de l'Europe centrale, qui se croyaient plus ou moins opprimés et entravés dans leur évolution politique, économique et intellectuelle. L'idéal de ces peuples était de posséder une langue, une littérature et une civilisation nationale, indépendante de toute influence étrangère. Le programme de Mistral fondé sur le culte de la terre natale, de la langue maternelle et des traditions populaires, tel qu'il l'a réalisé dans ses œuvres poétiques, son *Trésor du Félibrige* et son Musée provençal d'Arles, correspondait bien à leurs aspirations et à leurs rêves patriotiques. Il n'est donc pas étonnant que parmi les poètes, linguistes, historiens et critiques polonais, hongrois, roumains, tchèques, etc., il se soit trouvé en nombre considérable des lecteurs enthousiastes de l'auteur de *Mireille*, qui ont traduit, commenté et imité ses œuvres, ont correspondu avec lui et l'ont vénéré comme leur modèle et leur maître.

Il y a surtout trois pays de l'Europe centrale où l'influence de Mistral fut sensible : la Roumanie, la Bohême et la Hongrie. « Vous avez là-bas aux bords du Danube, écrivait en 1882 Mistral à un de ses amis hongrois, des voisins qui fraternisent chaleureusement avec nos félibres : les Roumains qui rendent populaires nos poèmes provençaux partout jusqu'aux confins de la Macédoine. » Il avait en effet en Roumanie des admirateurs et des admiratrices aussi considérables que le poète Vasile Alecsandri et la reine Elisabeth (Carmen Sylva). Alecsandri, intimement lié avec Mistral et s'inspirant de ses idées, se proposa de créer une poésie nationale fondée sur les traditions populaires¹. Membre actif du Félibrige, il prit part en 1878

(1) Cf. sa lettre adressée le 20 juillet à Mistral et citée par Charles-Roux (*Le Jubilé de Frédéric Mistral*, Paris, 1912, p. 1109).

aux « fêtes latines » de Montpellier¹ où il remporta le premier prix par son *Chant de la race latine*². Carmen Sylva suivit aussi avec un vif intérêt le mouvement félibréen, échangea des lettres avec Mistral qu'elle admirait, et traduisit plusieurs de ses poésies³. A. Naum, professeur à l'Université de Jassy et J.-B. Hétrat, Français établi en Roumanie, traduisirent *Mireille* en roumain.

Mistral, de son côté, sympathisait beaucoup avec le peuple roumain et lui adressa en 1880 un sonnet fraternel. Les Roumains lui en furent reconnaissants et, à la mort du poète, en 1914, le Sénat roumain envoya un télégramme à Mme Mistral pour la consoler de la perte de son mari « particulièrement estimé et aimé en Roumanie »⁴.

Le premier des mistraliens tchèques fut Jaroslav Vrchlický, l'illustre poète, traducteur et critique, que ses compatriotes considèrent comme le restaurateur de leur littérature nationale⁵. En 1890, à propos de l'attribution du prix Jean Reynaud à l'auteur du Félibrige, Vrchlický publia une substantielle étude sur Mistral en le comparant comme lexicologue à Jungmann, créateur de la langue tchèque ressuscitée après deux siècles de sommeil. Il traduisit en tchèque un certain nombre de poèmes de Mistral et dans les lettres qu'il reçut du maître de Maillane, le grand poète témoigne souvent de sa sympathie envers les revendications et les aspirations nationales de la Bohême.

Parmi les poètes tchèques contemporains il y en a deux qui ont subi l'influence de la poésie félibréenne : Jaromir Borecky et Sigismond Bouska. Ce dernier, de l'ordre bénédictin, fondateur de la poésie tchèque moderne, a fait une traduction magistrale de *Mireille*, et a traduit en tchèque de nombreuses poésies de Mistral, Roumanille et Aubanel⁶.

(1) V. E. Tailler : *Frédéric Mistral și Vasile Alecsandri la congresul din Montpellier*, Bucaresti, 1915.

(2) Traduit en provençal par Mistral (*Armana prov.*, 1879), en français par D. Fekete (*Gazeta transilvaniei*, 1878) et en hongrois par J. Vulcanu (*La Familia*, 1878).

(3) G. Bengescu : *Carmen Sylva intime*, Paris, 1905 ; *Carmen Sylva : Poesii*, Bucaresti, 1914 ; A. Tzigara-Samurcaș : *Königin Elisabeth und die Kultur Rumäniens*, Bukarest, 1916.

(4) Charles-Brun : *La Roumanie et l'idée latine (Le Correspondant)*, 1916.

(5) E. Cenkov : *Trois portraits de Félibres tchèques (La Revue des pays d'oc)*, 1932.

(6) Cf. son poème adressé à Mistral : *Revue félibréenne*, 1891, p. 126.

* * *

Le premier en date des Hongrois qui soient entrés en relations avec Mistral, fut le linguiste Louis Podhorszky (1815-1891). Après avoir été précepteur des fils du comte Etienne Széchenyi, le grand homme d'Etat hongrois et après avoir pris part à la Guerre d'Indépendance de 1848-49 Podhorszky émigra en Turquie, puis se rendit à Paris où il se fit remarquer par ses vastes connaissances linguistiques et fut chargé de dresser le catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale.

Dix ans plus tard, il fit un autre séjour à Paris comme précepteur du prince serbe exilé, Alexandre Karageorgevitch. Il connaissait beaucoup de langues, anciennes, modernes, même exotiques, et, sans avoir une méthode sûre et exacte, il étudiait particulièrement les origines de la langue hongroise. Ses travaux et ses hypothèses linguistiques plus ou moins fantaisistes reçurent un accueil peu favorable en Hongrie ; Budenz et les linguistes hongrois de son temps condamnèrent ses théories, et l'Académie hongroise des Sciences, dont il était membre correspondant, refusa d'éditer son dictionnaire comparé sino-hongrois et de lui accorder la charge de conservateur qu'il postulait. N'ayant pu trouver une situation dans son pays natal, il retourna après bien des vicissitudes à Paris et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie.

Il vivait très modestement dans un hôtel du Quartier latin, en donnant des leçons, en faisant des traductions, en obtenant des secours de l'Association hongroise de Paris et de la Société des Ecrivains hongrois de Budapest. Il fréquentait chez le général Türr, chez le peintre Munkácsy et chez le comte Nicolas de Kiss-Nemeskér dont la maison hospitalière était le rendez-vous des réfugiés hongrois de Paris. Il publia à Paris son dictionnaire sino-hongrois¹ et, dans des revues hongroises et françaises, des traductions et des études philologiques. Il traduisit en français, sans le publier, *La Tragédie de l'Homme*, de Madách. Il était en

(1) *Etymologisches Wörterbuch der magyarischen Sprache aus chinesischen Wurzeln und Stämmen erklärt*, Paris, Maisonneuve & Cie, 1877.

bons termes avec Littré, Chassin, Cannizzaro, poète italien et traducteur de Petőfi, et avec d'autres savants et écrivains étrangers.

C'est probablement vers 1876 que Podhorszky entra en rapports avec Mistral. En 1878, une revue hongroise¹ annonce que « notre compatriote Louis Podhorszky, ce maître admirable des langues et ce virtuose du style » a mis en hexamètres provençaux — c'était une idée assez bizarre — un poème de Mistral (*Aux Poètes de Catalogne*), qu' « Olivier, professeur de Genève² », a envoyé au poète de *Mireille*. Dans une lettre adressée au dernier, Mistral a remercié l'envoi et a écrit ceci :

... C'est un vrai tour de force aussi probant que curieux. J'engage M. Podhorszky à adresser les communications dont vous me parlez à M. Roque-Ferrier, secrétaire de la *Revue des Langues romanes* à Montpellier (Hérault) ; ce recueil spécialement destiné à la discussion des questions de ce genre, relatives à notre langue, sera ouvert tout de suite à votre savant ami qui peut autoriser de mon invitation... Veuillez transmettre au bienveillant philologue hongrois l'expression de ma gratitude pour les sentiments qu'il veut bien professer à mon endroit...

Par cette lettre, nous voyons qu'à cette époque Mistral et Podhorszky ne se connaissaient pas encore et que c'est Olivier qui a attiré l'attention de Mistral sur le savant hongrois.

Il est probable que cette lettre a été le point de départ de leurs relations et que c'est à partir de là que le poète de Maillane et le philologue hongrois ont échangé des lettres. Il y a plusieurs de ces lettres qui sont conservées, que nous avons retrouvées, soit en original, soit en copie, et qui nous donnent des renseignements sur les rapports de deux correspondants.

Voici par exemple une lettre de Mistral, dont la copie se

(1) *Egyetemes Philologiai Közlöny* (Archivum Philologicum), Budapest, p. 126-127.

(2) C'est Edouard Olivier (1844-1934), professeur de physique et de mathématiques à Genève, homme très instruit et très universel. Il était du Midi de la France et avait des relations avec Mistral.

trouvé aujourd'hui aux Archives de l'Académie de Budapest :

Maillane, 11 nov. 1888.

Mon cher Ami, je suis touché par votre bonne lettre de consolation au sujet des haines soulevées par mon pauvre discours de Santo-Estello¹ ; je suis un peu habitué à ces déchainements de colères qui m'assaillent tous les deux ou trois ans. Mais en de telles occurrences, les sympathies exprimées sont le meilleur des cordiaux. Pauvre Provence ! il y a quatre cents ans qu'elle se donne de plein gré à la France avec son merveilleux littoral méditerranéen, ne se réservant que le respect de ses franchises et de sa langue... et lorsqu'un de ses fils réclame le respect de cette langue pour les pauvres paysans qui ne quittent pas le sol, vous voyez de quelle façon on le traite, en plein pays de liberté, d'égalité et de fraternité. Ce qui est plus étonnant que tout, c'est l'aplomb avec lequel Francisque Sarcey (un des esprits les plus modérés de cette époque) vous pose des thèses comme celle-ci : « il faut que tous les Français, dans un demi-siècle, parlent le même langage, celui de Voltaire et du code. Il faut que tous puissent lire le même journal, parti de Paris, qui leur apporte les idées élaborées par la grande ville, etc. ». Ce brave Francisque n'a pas l'air de se douter qu'en déniaut aux provinciaux le droit d'élaborer leurs propres idées, il émet un desideratum du plus raffiné despotisme qui ait jamais existé. N'importe, ainsi que vous le dites si profondément — nous continuerons quand même « à germer comme l'éternel gazon sous l'écrasement des salariés de l'État ». La vie de l'humanité est longue, et nous finirons par monter tôt ou tard en moisson triomphante.

Pour répondre à vos intéressants envois philologiques et vous remercier de vos étymologies de Dauphin, de Lutetia et de Paris (étonnantes vraiment, et je crois, comme vous, à la fatalité des noms propres), je viens vous prier de me donner votre avis sur un vocable provençal qui désigne à Orange l'ancien théâtre romain. Ce monument est appelé par le peuple *lou Cieri* ou *lou Cieli*. Je soupçonne quelque rapport avec le mont *Cælius*, une des sept col-

(1) Le discours auquel Mistral fait allusion, fut prononcé par lui en 1883 à la fête de Sainte-Estelle. La critique malveillante de Sarcey parut la même année dans *Le Temps*. Dans une lettre adressée le 19 août à Sarcey, Mistral se défendit contre l'attaque et écrivit ceci : « ... la liberté, telle qu'elle est comprise en France, cent ans après la proclamation des droits de l'homme, n'est, ma foi ! grand'chose et... les Bédouins de l'Algérie, auxquels on accorde l'enseignement simultané de l'arabe et du français, sont bien plus favorisés que les enfants de Provence ».

Il y avait d'autres écrivains et savants considérables, comme Villemain, Saint-René-Taillandier, etc., qui voyaient de mauvais œil la propagande provençale et Mistral fut attaqué avec violence en 1884, lorsque l'Académie française décerna un prix à *Nerto*. C'est alors que Gallus (probablement Anatole France) écrivit un article véhément contre lui dans *Le Temps*.

lines de Rome : le théâtre d'Orange est bâti et appuyé au pied d'une montagne.

Bien à vous et à tous les vôtres. J'espère vous serrer la main, à Paris, ce mois de juin qui vient.

Toto corde,
F. MISTRAL.

Le ton familier de cette lettre nous permet de conclure que la liaison entre Mistral et Podhorszky était intime, qu'ils se rencontraient parfois à Paris et que Mistral a beaucoup apprécié les connaissances linguistiques de son ami hongrois. Dans ce temps-là Mistral était occupé par son *Trésor du Félibrige*, pour lequel il semble avoir utilisé certains renseignements fournis par le philologue hongrois qui travaillait dans les bibliothèques de Paris.

Une lettre de Mistral portant la date du 8 août 1888 est aujourd'hui en possession de Mme veuve Nyblæus, née Jeanne Podhorszky (Stockholm). Voici cette lettre :

MONSIEUR PODHORSZKY,

Vous êtes le plus heureux des pères. Vous avez deux enfants aussi beaux qu'intelligents¹. Tous mes compliments et pour faire honneur à vos intéressantes et originales communications, je viens d'envoyer à la revue *Le Dauphiné* qui se publie à Grenoble, votre heureuse étymologie de Dauphin. Si comme je l'espère, on publie ma lettre, je vous enverrai le numéro. Mes salutations à l'excellent Cannizzaro, quand vous lui écrirez.

Recevez, avec mes hommages à votre reine Jeanne, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

F. MISTRAL.

La lettre citée confirme ce que nous avons dit plus haut sur le caractère amical des rapports de Mistral et de Podhorszky, et d'autre part elle démontre que dans leur correspondance il s'agissait surtout de questions linguistiques.

Dans la lettre ci-dessus Mistral promettait à Podhorszky d'envoyer l'étymologie du mot dauphin proposée par son ami à une revue de Grenoble. Il tint sa promesse,

(1) Il s'agit probablement d'une photographie que Podhorszky a jointe à une lettre écrite à Mistral.

car, dans le numéro du 12 août du *Dauphiné*, on peut lire la lettre suivante :

ORIGINE DU NOM DE DAUPHIN

Madame Louise Drevet, directrice du journal *Le Dauphiné*. Je vous offre la primeur d'une étymologie du mot Dauphin que vient de me communiquer M. Louis Podhorszky, membre de l'Académie de Hongrie.

On prétend généralement que les comtes d'Albon, suzerains du Viennois, avaient pris leur titre de Dauphin au XII^e siècle par allusion à leurs armoiries qui portaient le poisson de ce nom. Un érudit dauphinois, J. Lapau, m'explique même comme suit l'adoption de ces armes : « Dauphin vient du grec *δαφίν*, ventre. » Ce mot servit d'abord à désigner un poisson qui n'est que ventre, puis par sobriquet il s'appliqua à un certain fils de Guigues Dauphin, Guigues « tout en ventre ».

Voici maintenant l'explication du savant hongrois : « J'ai trouvé, écrit-il, dans une ancienne *Prise de Troie* en vieux irlandais (que je pourrais vous communiquer pour ne pas être taxé d'inventer quelque chose en l'air) que le président de l'agora royal, Agamemnon, est appelé Dalphen. Le dal signifie en vieux irlandais l'agora grec, un parlement d'aujourd'hui, un tribunal suprême. La signification de fen et même dans le celtique moderne et chez son frère préhistorique le finnois est caput, chef. Dalphen est donc bien un titre d'Agamemnon, le chef de l'agora. Ce qui confirme cette heureuse étymologie, c'est l'usage du mot dauphin en Auvergne en 1155. C'était donc un titre ethnique, particulier aux pays gaulois. »

Agréez, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

Maillane (Bouches-du-Rhône) 9 août 1888.

Frédéric MISTRAL.

Mme Nyblaeus possède encore deux ouvrages de Mistral, qui portent les dédicaces suivantes : 1) Au bon et grand linguiste de Hongrie Louis Podhorszky, bien cordialement, F. Mistral ; 2) A Jeanne Podhorszky tous les meilleurs souhaits de F. Mistral. Maillane (Bouches-du-Rhône), 24 juillet 1888. — Elle conserve encore avec piété un grand portrait du poète pourvu de cette dédicace : A la très digne fille du grand linguiste Louis Podhorszky, hommage de F. Mistral, 1889.

Sur la correspondance et l'amitié de Mistral et de Podhorszky, on trouve quelques éclaircissements précieux

dans un article de l'historien hongrois Jules Forster¹, qui cite (en hongrois) plusieurs fragments des lettres que Mistral a écrites à Podhorszky et que ce dernier a dû montrer à son compatriote lors de son séjour à Paris en 1889.

Nous apprenons par exemple d'une de ces lettres qu'en 1880 Podhorszky a envoyé à Mistral la traduction française de la *Pharsale*, de Lucain, celle du manifeste adressé à Jules César par les jeunes Marseillais pendant le siège de leur ville. Mistral l'a remercié de sa traduction dans une lettre où il écrit : « J'ai trouvé si heureuse l'exhumation du beau manifeste de Lucain que j'ai voulu le traduire pour les vieux Marseillais, c'est à vous que j'aurais dû dédier ce passage ; c'est un oubli impardonnable. »

Dans une autre lettre qui commence par les mots : « Mon cher maître et ami », Mistral apprécie ainsi le talent de Podhorszky « ... l'ensemble des Académies et l'Académie hongroise auront une honte éternelle devant l'avenir de ce qu'elles n'ont pu reconnaître et utiliser votre talent divin au profit de la science ».

Il est probable que c'est par l'intermédiaire de Mistral que Podhorszky a fait la connaissance de Paul Mariéton qui, comme chancelier du Félibrige et directeur de la *Revue félibrienne*, a déployé à Paris une activité intense en faveur de la cause provençale. Sous ce rapport, un article d'un journal hongrois² publié à propos de la mort de Podhorszky survenue en 1891, donne les renseignements suivants : « Les illustres représentants du monde savant français allaient souvent le voir même dans les derniers temps. Il était particulièrement estimé par les félibres, puisque le savant hongrois s'occupait aussi de la langue provençale. Ses meilleurs amis étaient Mistral, le célèbre poète de Provence, et Mariotto (Mariéton), secrétaire du Cercle félibréen. Ce dernier a reçu les dernières volontés du défunt, et c'est lui qui a eu la délicate mission d'apprendre la mort de Podhorszky à son fils, enseigne de vaisseau à Pola. »

L'auteur de cet article parle ensuite brièvement du legs

(1) *Budapesti Hírlap* (Journal de Budapest, 30 mai 1909).

(2) *Budapesti Hírlap*, 1891, n° 245.

de Podhorszky et mentionne que son fils qui a assisté à Paris à l'enterrement de son père, a remis sa précieuse collection de livres et de manuscrits à Mariéton en l'auto-risant à conserver tout ce qui se rapportait à la langue et à la littérature provençales. C'est ainsi qu'une partie des livres et des manuscrits du linguiste hongrois se trouvent au Musée Calvet d'Avignon, don direct de Podhorszky, qui passa à Mariéton sa vie durant.

Parmi ces manuscrits : lettres, cartes en français, en allemand et en hongrois, notes diverses d'art, de littérature et de linguistique, il n'y a pas de lettres de Mistral, mais il y a quelques documents qui nous intéressent¹. Sur une carte « Mme veuve J. David salue M. Podhorszky et elle est heureuse de voir que d'anciens amis ne l'oublent pas et surtout que M. Mistral s'occupe de ses articles ». Selon la note suivante Podhorszky a étudié *Le Trésor du Félibrige* de Mistral : « Je veux parcourir *Le Trésor du Félibrige* pour y faire la recherche des noms antiques des arbres et des fleurs qui s'y trouvent comme dans un herbaire (*sic!*) vivant. Si mon écriture n'était pas illisible, étant couchée par le temps hyperboréen, je pourrais vous envoyer *L'Atlantide*² en original où les mots que je crois figures sont marqués à l'encre rouge. » Le tout fut probablement le brouillon d'une lettre à Mistral ou à un linguiste.

Dans l'ouvrage de Critobule (Eugène Vial), intitulé *Paul Mariéton d'après sa correspondance* (Paris, 1920), il y a aussi quelques passages relatifs aux rapports de Podhorszky avec Mistral et Mariéton. Il ressort de ce livre que Mistral a prié un jour Mariéton de voir de sa part à Paris le savant hongrois, et qu'à l'issue de cette visite Mariéton a noté dans son journal : « Ce vieillard, réfugié polonais qui vit à Paris..., est un des plus forts linguistes de son temps ; il s'occupe de réunir dans un *Dictionnaire préhistorique* tous les mots qui ne pouvant rentrer dans aucune des plus anciennes langues connues (chinois, sanscrit, égyptien) sont, suivant son expression « les mots de l'âge de pierre, de vrais blocs erratiques d'une période

(1) Je dois ces renseignements à M. F. Mistral (neveu) qui a bien voulu consulter le legs Podhorszky au Musée Calvet.

(2) Ce fut sans doute la célèbre épopée du poète catalan Jacinto Verdaguer.

diluvienne ». « Mariéton sera un des fidèles du vieux savant dont il entourera de son mieux la vieillesse malheureuse. » (I^{er} t., p. 243.)

Dans le passage cité Podhorszky figure comme un « réfugié polonais ». C'est peut-être à cause de son nom slave que Mariéton parle de lui comme d'un « Polonais » à moins qu'il ne l'ait confondu avec Paderevsky, l'ami polonais de Mistral. Ce qui est sûr, c'est que Podhorszky, fils d'un pasteur protestant de Haute-Hongrie, était et s'avouait toujours Hongrois et qu'ainsi, comme tel, il était reçu et assisté des Hongrois de Paris.

Sur la mort et le legs du vieux savant on trouve dans le livre de Critobule les détails suivants : « Le vieux savant Podhorszky était mort tristement et solitairement, à la fin d'août, dans la chambre qu'il occupait, rue Racine, à l'Hôtel des Etrangers. Son fils envoya à Mariéton comme un des meilleurs amis de son père, tous les livres et papiers de celui-ci ; des notes éparses, écrites à l'aide de tous les alphabets connus et malheureusement inutilisables, quelques volumes et surtout de très nombreux exemplaires de petites bibles brochées publiées en deux cent quatre-vingt seize langues ou dialectes, par la Société Biblique anglaise et étrangère. C'était sur ces brochures que Podhorszky travaillait, chacune d'elles était couverte d'annotations dans les marges. » (II^e t., p. 28.)

Selon l'article déjà cité de Forster, Podhorszky aurait passé en juin 1890 huit jours en compagnie de Mistral dans le manoir du Saix de Mariéton, situé à quelques kilomètres de Bourg-en-Bresse, dans l'Ain. Critobule rendant compte du séjour de Mariéton en Saix en été 1890 (I^{er} t., p. 310) ne dit rien d'une visite de Mistral et de Podhorszky.

*
* *

C'est par l'intermédiaire de Podhorszky que Mistral connut Hugo Meltzl (1846-1908), professeur de littérature allemande à l'Université hongroise de Kolozsvár (aujourd'hui Cluj). Meltzl fut fondateur et directeur d'une petite revue polyglotte de littérature comparée, intitulée *Acla Comparationis Litterarum universarum*. C'était un essai curieux par lequel Meltzl devançait les revues allemandes,

françaises, etc. de ce genre, aussi peut-on le considérer comme un des précurseurs de la littérature comparée qui, sans avoir des idées encore arrêtées sur la nature et la méthode de cette branche de l'histoire littéraire, eut le mérite d'un pionnier et qui réussit à grouper autour de ses *Acta* un certain nombre d'hommes distingués des pays les plus divers, comme Amiel, Avenarius, Cannizzaro, Cassone, Scherr, W. Schott, Teza, etc.

Podhorszky était un collaborateur fervent de la revue de Meltzl ; outre la ressemblance de leurs idées et de leurs aspirations, ils étaient rapprochés par leur caractère plus ou moins excentriques, et par le fait que tous les deux pouvaient appliquer à eux-mêmes le proverbe : *Nemo propheta in patria sua*.

On trouve deux publications de Mistral dans la revue de Meltzl. La première est le sonnet intitulé *Au Miejour*¹, accompagné de la traduction en français de Mistral et de celle en allemand de Meltzl. C'est le même sonnet qui se trouve au début du premier volume du *Trésor du Félibrige* paru en 1878. C'est grâce à l'intervention de Podhorszky que Mistral en a autorisé la publication dans la revue de Kolozsvár, comme l'atteste la note suivante de Meltzl : « Herrn L. Podhorszky freundlicher Vermittlung verdanken unsere Leser dieses prachtvolle Sonnet. »

A partir des numéros suivants Mistral figure constamment parmi les collaborateurs de la revue, dans laquelle il a encore publié un *Avis sur la prononciation provençale*².

Cet « avis » commence par les mots suivants : « Afin d'aider le lecteur étranger à la langue provençale à lire le texte de Petőfi, nous allons dire ici brièvement en quoi la prononciation provençale diffère de la prononciation française. » Le texte de Petőfi auquel Mistral fait allusion, est la traduction provençale du *Fou*, une des poésies les plus puissantes du poète hongrois, que nous trouvons quelques pages plus loin dans le même numéro de la revue. Cette traduction fut l'œuvre de Jean Monné, ami et disciple du poète de Maillane. C'est Mistral qui a appelé l'attention de ce félibre de Marseille sur Petőfi. Nous le savons par une

(1) Année 1897, p. 87-88.

(2) Année 1884, p. 19-20.

lettre de Mistral, écrite en 1880 à Podhorszky, que ce dernier a dû communiquer à Forster en 1880. « Cette fois, dit Mistral dans cette lettre, vous venez de m'envoyer le puissant dithyrambe (*Le Fou*) de votre grand poète Petőfi : je n'ai pas le temps de le traduire, mais je confie ce travail à un de nos meilleurs stylistes et je crois que vous serez satisfait du résultat. »

Il est donc certain que Mistral qui, comme nous le verrons, a sympathisé avec les héros de la Guerre d'Indépendance hongroise de 1848-49, a connu le nom de Petőfi et il est possible qu'il ait lu quelques-unes de ses poésies dans la traduction de ses admirateurs français.

A ce propos il ne sera pas peut-être sans intérêt de citer les passages suivants d'une lettre de Mme de Coudekerque-Lambrecht, née Kiss de Nemeskér :

Louis Podhorszky était un ami de mon père. Il fit plusieurs séjours à Paris et venait constamment dîner chez mes parents... J'avais une grande admiration pour lui. Je me souviens parfaitement qu'il me dit un jour : « On ne se doute pas que la célèbre *Chanson de Magali* fut inspirée à Mistral par une petite poésie de Petőfi dont la traduction lui est parvenue je ne sais comment. Je ferai bientôt la connaissance de Mistral, et je le questionnerai. C'est un de ses amis qui m'a donné ce renseignement, mais je veux le préciser pour le faire savoir chez nous ».

La « petite poésie » de Petőfi, dont il s'agit dans cette lettre, est une chanson très connue du poète hongrois (*Fa leszék... Je serai l'arbre...*), qui a en effet pour sujet le même motif que la *Chanson de Magali*. C'est le thème des « variations » ou des « métamorphoses », que, plus ou moins modifié, on retrouve dans toutes les poésies populaires¹, et qui remonte probablement à la poésie grecque². Mistral a imité non pas la chanson de Petőfi, mais

(1) François Vidal : *Magali. Ses paroles et sa musique, ses traductions et imitations* (La Revue Félibréenne, Paris, 1885). V. encore sur ce sujet : Albert Maass : *Allerlei provenzalischer Volksglaube nach F. Mistral's « Mirèio » zusammengesetzt*, Berlin, 1896, p. 61-64. Emile Ripert : *Mireille, mes Amours...*, Paris, 1930, p. 229-231. Jaroslav Vrchlický : *Hostem u. Basníku.*, Prague, 1891 (Notes sur la traduction tchèque de la *Ch. de Magali*).

(2) « ... l'idée de cette romance est née sur les bords de la Méditerranée, qui ont encore les traces de la civilisation hellénique. Nous nous plaisons à penser que cette heureuse idée, venue de la Grèce en France, sera allée avec les Roumains de la Macédoine, jusqu'aux rives du Danube. Aussi la gracieuse reine et félibresse Carmen

une chanson populaire de Provence, comme il dit lui-même : « je fis cette aubade sur le thème d'une vieille chanson, que tous savaient à l'époque de ma jeunesse : *Margarido ma mio, Margarido, mis amour...* »¹.

C'est aussi par l'entremise de Podhorszky que le baron Jules Forster fit la connaissance de Mistral. En 1899, Forster passa plusieurs mois à Paris pour y faire des recherches historiques concernant les rapports de Béla III, roi de Hongrie, avec la France. En mai, il alla voir Mistral à Maillane et demanda au poète de traduire pour lui en français un poème de Peire Vidal où ce troubadour a chanté l'hospitalité qu'il avait reçue en 1198 à la cour du roi Emeric. Mistral déclina poliment cette demande et c'est Paul Meyer qui se chargea de la traduction du poème en question.

En 1909, à propos du cinquantenaire de *Mireille* et de l'inauguration de la statue du poète à Arles, Forster consacra un article élogieux à Mistral en rappelant les souvenirs de la visite qu'il lui a rendue en 1899². « Il y a juste dix ans, au mois de mai, j'ai pu saluer Mistral dans son nid ancestral, dans sa maison située à l'extrémité du village de Maillane. C'est une simple villa entourée d'un petit jardin. En traversant ce jardin, j'allais adresser la parole à une femme qui se tenait sur le seuil de la porte, lorsqu'un chien sauta sur mes épaules. C'était Paniperda, le chien favori de Mistral qui me recevait d'une façon si peu hospitalière. Ce garde méfiant me lâcha aux premières paroles de son maître qui vint au-devant de moi en me faisant des excuses. » Forster raconte ensuite que Mistral le reçut très aimablement : il avait alors soixante-neuf ans, et, malgré son âge avancé, il était vif, actif, enjoué et il s'amusait des journalistes indiscrets qui, quelques mois auparavant, lorsqu'il était souffrant, lançaient déjà la nouvelle de sa mort. Il amena entre autres la conversation sur la situation des Roumains en Hongrie et demanda à

Sylva en a-t-elle fait un conte charmant en prose roumaine, sous le titre de la *Grotte Jalométra*, conte qui retrace idée par idée, les nombreuses transformations de notre légende. • Vidal : art. cité, p. 205.

(1) Vidal, art. cité, p. 202.

(2) F. Gy : *Mistral (Vasárnapi Ujság, 1902, n° 21)*, illustré de cinq gravures dont quatre représentant la maison de Mistral et une le poète lui-même.

son visiteur comment le peuple hongrois, ami fervent de la liberté, qui a fait la Révolution de 1848-1849, fût capable d'opprimer les Roumains. L'historien hongrois essaya de réfuter ce qu'il y avait de faux et d'exagéré dans la propagande anti-hongroise des Roumains.

* * *

Un admirateur fervent de Mistral et de la poésie provençale fut Victor Vajda (1835-1916) qui, après avoir collaboré à plusieurs journaux et revues de Budapest, fut professeur à Kecskemét. C'était un homme instruit, universel et distingué, un « vrai grand seigneur » qui voyageait beaucoup à l'étranger. Il aimait surtout le Midi de la France : la Riviera et la Provence, et c'est ainsi qu'il est devenu lecteur enthousiaste de la poésie de Mistral. Il fut le premier Hongrois qui ait appelé l'attention de ses compatriotes sur le Félibrige dans son livre intitulé *Délszaki ég alatt (Sous le Ciel du Midi)*, paru en 1884. Dans un chapitre de cet ouvrage (*A nap országán át, A travers le pays du soleil*), il décrit les curiosités de la Provence, il en résume l'histoire, puis il continue ainsi : « La poésie provençale s'est tue, mais non pas la langue provençale qui, plus ou moins transformée, est toujours parlée par les habitants de la Provence et du Languedoc... Ce peuple à l'esprit vif et alerte aime le français, mais il aime particulièrement son dialecte dont il se sert dans la vie ordinaire, et il l'aime d'autant plus que, depuis 1854, la littérature de cette langue pousse des fleurs nouvelles et peut se glorifier de poètes tels que le grand Mistral, Roumanille, Aubanel, Mathieu, Tavan, etc., qui ont rendu célèbre la littérature du Félibrige à l'étranger même. » Il continue sur ce ton l'éloge de l'œuvre de Mistral et de ses adeptes sans oublier de souligner les dangers que ce mouvement lui semblait receler pour l'unité politique et morale de la France.

C'est donc en 1883 que Vajda a visité pour la première fois la Provence où il retournera à plusieurs reprises (en 1894, 1900, 1902). En 1900, il publia dans le journal *Kecskemét* plusieurs articles sur la Provence et consacra une étude à la *Mireille* de Mistral. Pendant ses voyages en Provence il alla voir une ou deux fois Mistral à Maillane.

D'après une lettre de Mistral, que je citerai plus loin, Mistral avait des « rapports littéraires » avec ce professeur hongrois. Une lettre que j'ai reçue du fils de Vajda, M. E. Vajda, nous donne quelques renseignements à cet égard, sans préciser en quoi consistaient ces « rapports ». « Mon père, disait-il, était enthousiaste non seulement de la langue et de la poésie provençales réformées par Mistral, mais aussi de la personnalité captivante du grand poète avec qui il échangeait des lettres et qu'il alla voir, si je ne me trompe, deux fois dans son foyer. Vers 1890 il traduisit en hongrois quelques-uns de ses poèmes. Il me semble que leur dernière entrevue eut lieu en 1913 ».

* * *

Un cinquième Hongrois qui se lia avec Mistral, fut le romaniste Maurice Hernádi. C'est lui qui écrivit l'histoire des littératures provençale et catalane dans *L'Histoire littéraire universelle* rédigée par le professeur Gustave Heinrich. Avant d'écrire cette étude, Hernádi, en savant consciencieux, fit en 1902 un voyage en Provence et au nord de l'Espagne : sur la base d'expériences personnelles il voulut connaître la terre provençale et catalane, et surtout il désira faire la connaissance de Mistral. Un des souvenirs de ce voyage « littéraire » est un curieux album de photographies faites par Mme Hernádi, qui porte le titre : « Les Hernádis en Provence. » Trois de ces photographies furent prises à Maillane ; la première représente la grand'rue, la deuxième l'église de ce village, sur la troisième on voit Mistral dans son jardin. C'est cette dernière photographie qui fut reproduite dans l'étude de Hernádi.

Sur les relations de Mistral avec son mari, Mme veuve A. Hatvani m'a donné les renseignements suivants :

Notre amitié avec Mistral était très intéressante et très chaleureuse, mais de courte durée et se borna, pour ainsi dire, au contact personnel que nous eûmes en lui rendant visite, lorsque nous voyagions en Provence. Mais nous n'avons jamais oublié ces rapports et lorsque le poète avait un parent ou un ami venant à Budapest, il ne manquait pas de nous l'adresser. Je n'ai pas souvenir d'une correspondance suivie.

*
* *

Enfin il nous reste à nommer comme admirateur hongrois de Mistral Jean SZÉPLAKI, directeur en retraite de l'Académie hongroise de commerce de Kolozsvár, auteur de l'étude la plus étendue et la plus complète qu'on ait écrite en hongrois sur le Félibrige. Les cours de Paul Meyer à Paris et de Léon Clédat à Lyon avaient éveillé l'intérêt de Széplaki pour la langue et la littérature provençales. Il se rendit pour la première fois en 1893 en Provence où il retournera en 1901, en 1910, et en 1925. En 1910, il passa un été entier avec sa famille à Saint-Rémy. Pendant ses séjours de Provence, il eut l'occasion d'apprendre le provençal, de connaître Mistral et les autres félibres.

Dans la préface de son livre¹ Széplaki explique ainsi son but : poussé par l'amour de la langue et de la littérature provençales, il voulut écrire un ouvrage de vulgarisation pour le public hongrois. Sa tâche fut facilitée par le secours bienveillant que lui prêtèrent Mistral, Marius Jouveau, Edouard Marrel, ainsi que Mme Roumanille et sa fille : Mme Jules Boissière.

L'ouvrage de Széplaki se compose de sept chapitres. Dans les deux premiers il étudie l'histoire de la poésie provençale depuis le moyen âge jusqu'à Roumanille, puis il consacre trois chapitres à Roumanille, à Mistral et à Aubanel et enfin dans les deux derniers chapitres il fait connaître l'organisation et l'activité du Félibrige contemporain. Dans le chapitre relatif à Mistral, où l'auteur décrit la maison du poète, on lit le passage suivant : « L'ornement de cette maison est la femme aimable du poète qui avec son mari m'a reçu de la façon la plus avenante, lorsqu'en 1910, au mois d'août, je suis allé les voir avec ma famille. Mistral a parlé alors avec enthousiasme de Louis Kossuth et il a vidé son verre à la Hongrie. »

En souvenir de ces relations avec Mistral, Széplaki garde avec piété huit lettres du poète, écrites en français ou en provençal, des cartes postales, des cartes de visite reçues de lui et plusieurs œuvres dédicacées.

Comme autrefois le comte Jean Fekete de Galántha à

(1) *A provençal Felbrek* (Les Félibres de Provence), Kolozsvár, 1911.

Voltaire, Széplaki a envoyé à Mistral du vin de Tokaj le 8 septembre 1910 à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. En revanche, le poète lui a fait présent d'un exemplaire des *Iles d'Or* portant cette dédicace : « Au D^r Jean Széplaki en bon souvenir et cordial remerciement de son royal et délicieux vin de Tokaj, doré comme nos *Iles d'or*. » Un exemplaire de *Nerto* porte cette dédicace provençale : « A Moussu lou professour Széplaki, en remembranço per l'Oungrio. F. Mistral. Maillane (Bouches-du-Rhône) d'avoust 1910. » Le fait que Mistral écrivant au professeur de Kolozsvár s'est servi souvent du provençal, prouve qu'il a apprécié son savoir en fait de provençal. Mistral a écrit généralement ses lettres en français, il considérait le provençal comme une langue sacrée, et il n'a écrit dans cette langue qu'à ses amis intimes et à ceux qu'il supposait la savoir à fond.

Il y a deux des lettres adressées par Mistral à Széplaki qui méritent d'être citées ici. Voici la première :

Maiano (Prouvènço) 21 de novèmbre 1910.

SEGNE SZÉPLAKY,

Vous autorise bèn voulountié à tradure en lengo oungreso moun pouèmo de Nerto emai de iéu tout autre puemo que vous fara plesi. La perfèto couneissènço de noste parla prouvençau que vosto letro me demonstro, autant que ma vièio simpatio pèr la nacioun d'Oungrio, soun li resoun amistouso que me rëndon urous de vous avé per interprète.

Zóu dounc à l'obro, bèl ami — e vivo l'Oungrio ! emé nosti salut e mis óumage à vosto gènto damo, recaupès l'expressioun de mi sentimen afeciouna.

F. MISTRAL.

Dans cette lettre Mistral autorise Széplaki à traduire *Nerto* en hongrois. Il le fait volontiers, comme il le dit, à cause de la sympathie qu'il éprouve envers la nation hongroise et il espère que Széplaki sachant parfaitement le provençal sera le digne interprète de son œuvre en hongrois.

Et voici une lettre de Mistral où il félicite Széplaki à propos de son livre sur le Félibrige :

Maillane (Provence), 18 mai 1911.

CHER MONSIEUR,

Je m'empresse de vous faire mes compliments et remerciements pour votre excellent travail *A provençal Félibrek* en l'honneur de la

renaissance provençale. Par les noms propres qui émergent de vos pages maggiars je puis juger de l'étendue et de la véracité de vos recherches, de leur très sérieuse et complète documentation. Aussi, sur l'invitation du bon félibre Marrel, justifiée amplement par votre historique du Félibrige, j'ai présenté au bureau du Consistoire félibréen votre candidature au titre de Soci et je ne crois pas me tromper en vous annonçant qu'elle sera acclamée par l'assemblée de Santo-Estello qui aura lieu ce prochain 4 juin, à Montpellier.

Recevez, cher futur collègue, pour l'honneur que vous m'avez fait dans votre brochure, l'expression de mes sentiments reconnaissants et de mon bon souvenir.

F. MISTRAL.

Enfin je cite le passage suivant d'une lettre datée du 29 mai 1911 :

J'avais eu dans le temps des rapports littéraires avec M. Victor Vajda, professeur à Kecskemét (Hongrie) et avec M. Maurice Hernádi, de Budapest, où vit encore sa veuve (Andrássy-ut 96.), qui m'avait offert un magnifique album de photographies provençales.

Il est curieux qu'il ait oublié de mentionner dans cette lettre le plus ancien et le plus intime de ces correspondants hongrois : Louis Podhorszky.

* *

Il y a même un peintre hongrois qui fut attiré à Maillane par la renommée de son grand fils¹. C'était R. Zubricky qui, en 1908, alla voir Mistral dans son village. Il y fit alors plusieurs tableaux dont deux furent exposés au Salon d'Automne de 1908. L'un représentait le jardin de Mistral avec le poète lui-même, l'autre « l'ancienne demeure » de Mireille (c'était probablement le Mas du Juge, maison natale du poète située aux environs de Maillane).

* *

En ce qui concerne les traductions hongroises des œuvres de Mistral, il est naturel que, comme dans tous les pays, en

(1) Forster : art. cité du *Vasárnapi Ujság*.

Hongrie aussi, c'est *Mireille* qui ait surtout tenté les traducteurs. Quatre écrivains hongrois se mirent à la traduction de ce chef-d'œuvre. Le premier d'entre eux fut I. Hajós, un écrivain oublié aujourd'hui, qui, après avoir fait ses études à l'Université de Budapest et après avoir collaboré à des journaux et revues de Budapest, se retira à la campagne et s'adonna à l'agriculture, ce qui ne l'empêcha point d'écrire dans sa solitude champêtre des vers, des études littéraires et artistiques et de traduire en hongrois des poètes étrangers. C'est ainsi qu'il traduisit *La Chanson de Magali*, de Mistral, présentée le 17 décembre 1902 dans la Société Kiszfaludy et publiée en 1903 dans une revue hongroise (*Budapesti Szemle, Revue de Budapest*) et dans son recueil de poésies intitulé *Ekém mellől (En suivant ma charrue)* et l'année suivante dans les *Annales de la Société Kiszfaludy*. En y joignant un autre fragment de *Mireille* et en indiquant que, pour l'année 1906, il espérait achever la traduction complète de l'épopée de Mistral, Hajós prit part en 1903 à un concours de la Société Kiszfaludy, mais, son nom étant connu des membres du jury, sa traduction n'a pu être prise en considération.

Nous ne savons s'il a achevé la traduction de *Mireille*, il est probable que sa mort prématurée l'a empêché de réaliser son dessein. Ce qui est certain, c'est qu'un hebdomadaire de Budapest (*Vasárnapi Ujság*) a publié en 1914 la traduction par Hajós d'un des poèmes de Mistral (*Az Arató halála, La Fin du Moissonneur, Les Iles d'or*). Dans le même numéro de cette revue il y a aussi un article intitulé *Mistral és magyar fordítója (Mistral et son traducteur hongrois)*. D'après cet article, Hajós « qui mourut il y a quelques années, fut un poète à la voix douce et un traducteur excellent, vivant retiré dans un petit village du comitat de Bihar, cultivant la terre hongroise, et qui, dans ses heures d'inspiration, chantait ses chagrins et ses plaisirs simples et purs ainsi que les beautés de la vie de campagne ou bien s'absorbait dans la lecture de ses poètes favoris... ; grand admirateur de Mistral, avec qui il entretenait une correspondance, il avait l'intention de traduire en hongrois son célèbre poème, *Mireille*. La plus grande partie de la traduction était achevée. »

L'auteur publie ensuite une lettre de Mistral écrite

en 1903 à Hajós et communiquée à la revue par Frédéric Riedl, un des amis du traducteur défunt. Voici le commencement de cette lettre :

Monsieur, vous m'avez fait un grand plaisir en m'annonçant votre projet de traduire *Mirèio* en hongrois. Dans ma jeunesse, en 1848, j'ai suivi avec enthousiasme les événements de la Révolution hongroise avec Kossuth, Görgei et les autres et j'ai touché votre histoire dans ma tragédie consacrée à la reine Jeanne. Comme poète lauréat de votre Académie et comme cultivateur de votre terre, vous êtes né pour sentir profondément ma poésie rustique et je vous accorde de tout mon cœur l'autorisation de publier la traduction de mon poème provençal...

Au bas de la lettre se lit la dédicace suivante : « Au traducteur de *Mirèio* en oungrés, I. Hajós, de tout cor, 1903. F. Mistral. »

Il y a encore quelque chose qui rapproche Hajós de l'auteur de *Mireille*. On sait que dans ses poésies narratives et descriptives, Mistral a peint de préférence la vie des laboureurs, des marins, des pêcheurs et des bûcherons de Provence : il a décrit leurs travaux, leurs mœurs et leurs traditions en voie de disparition. C'est l'exemple de Mistral qui a pu inspirer Hajós à écrire son recueil de poèmes intitulé *Ekém mellől (En suivant ma charrue)*, dans lequel il chante à son tour la campagne hongroise, son hameau entouré d'acacias, arbres caractéristiques de la Grande Plaine hongroise, les vignes folles de son porche, le vin de sa cave, ses prairies herbeuses et ses champs de blé pareils à des fleuves d'or. Si je ne me trompe, c'est Mistral qui lui a suggéré le titre même de son recueil. Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne tenaient le manche de la charrue ; le poète hongrois était un « gros fermier », et le poète de Maillane n'était non plus ni un paysan, ni un pâtre comme ses premiers lecteurs de Paris l'avaient cru lors de l'apparition de sa *Mireille*, c'était un véritable homme de lettres, un *poeta doctus*, qui se comparait souvent à un laboureur et

(1) Il fut alors étudiant en droit à Aix et l'ardent républicain qu'il était dut être vivement impressionné par l'accueil enthousiaste que, malgré la défense du Gouvernement, la population de Marseille accorda en 1851 à Louis Kossuth.

qui a invoqué souvent sa charrue symbolique. Voici un exemple :

Emai ièu, en laurant — e quichant moun anchois,
 Pèr lou de Prouvènço ai fa ço que poudiéu :
 E, Dièu de moun pres — fa m'aguent douna la vois
 Dins la rego à geinouï vuei rênde grâci a Dièu.

En terro fin — qu'au sistre a cava moun araire ;
 E lou brounze rouman e l'or dis empeiraire
 Treluson au soulèu dintre lou blad que sort.

Au Miejour. Lis Isclo d'Or.
 Lemerre, p. 425.

*
 * *

La traduction hongroise complète de *Mirèio* fut l'œuvre d'André Gábor qui se fit remarquer comme Hajós en 1903 au concours de la Société Kisfaludy. Deux membres du jury proposèrent de décerner le prix à Gábor, mais, sur le rapport du troisième membre du jury, la Société en décida autrement et attribua le prix à une autre traduction, à celle d'une épopée finnoise faite par B. Vikár.

Cette traduction du chef-d'œuvre de Mistral parut d'abord dans les *Annales de la Société Kisfaludy* en 1905, puis, plus ou moins remaniée, précédée d'une introduction et accompagnée des notes, elle parut en livre en 1916. Même dans sa forme renouvelée, la traduction est loin d'être parfaite : le style est parfois lourd et prosaïque ; ce qui lui manque surtout, c'est la saveur populaire. On voit que le traducteur ne connaît pas assez la vie de campagne et, malgré tous ses efforts, il ne sait pas faire parler les paysans d'une façon assez naturelle et caractéristique. Les traductions de Hajós étaient beaucoup plus artistiques et il est à regretter qu'il n'ait pu achever son œuvre.

Malgré ses imperfections, la *Mireille* hongroise trouva un accueil favorable en Hongrie, plusieurs revues et journaux en publièrent des comptes-rendus et, grâce à elle, le public hongrois eut enfin l'occasion de connaître l'œuvre de Mistral dans une traduction hongroise assez soignée et assez agréable à lire. Un des comptes-rendus est remarquable : c'est celui du poète M. Babits qui compare *Mireille* à *Toldi*, la grandiose épopée du poète hongrois Jean Arany,

où il trouve plus de naïveté et de naturel ; à coup sûr les éléments descriptifs et ethnographiques y sont moins abondants, mais il est certain que la virtuosité de son style et de sa versification, de même que sa conception grandiose, digne d'Homère, font de *Mireille* un chef-d'œuvre immortel. La traduction de Gábor, quoique imparfaite, constitue donc un gain considérable pour la littérature hongroise, assez pauvre en traductions d'œuvres étrangères.

La traduction de *Mireille* fut un essai de jeunesse de Gábor, suivi d'œuvres de caractère tout différent : contes, romans, comédies, chansons. Après la chute du régime de Béla Kun, Gábor émigra à Vienne, puis à Berlin et enfin à Moscou. Dans une autobiographie¹ il se rappelle ainsi sa traduction : « J'avais dix-huit ans lorsque je traduisis la *Mirèio* de Mistral et *La Chanson de Roland*. C'étaient de grands travaux inutiles dont je me souviens avec respect. Moi seul, personne d'autre². » Dans une lettre écrite de Moscou le 31 mai 1933, il dit qu'il était étudiant à l'Université de Budapest, lorsqu'il traduisit l'épopée de Mistral et qu'à cette époque encore il n'avait aucune idée du caractère « romantico-réactionnaire » de cette œuvre et de son importance au point de vue des minorités nationales de la France. « Au moment de la traduction, continue-t-il ainsi, je ne m'étais pas mis en rapports avec Mistral. Plus tard, lorsque j'étais en France, j'aurais eu l'occasion d'aller le voir, mais alors je sentais déjà plus ou moins consciemment qu'il n'y avait presque rien de commun entre moi et l'œuvre de Mistral. »

Le troisième traducteur de *Mireille* fut le journaliste et poète Max Bródy, qui, en 1905, a publié le II^e chant de cette épopée dans la revue *A Hét (La Semaine)*. Le quatrième fut le poète Joseph Kun qui a traduit les quatorze premiers vers du I^{er} chant dans l'étude déjà citée de M. Hernádi sur la poésie provençale et catalane.

Quant aux autres œuvres épiques moins importantes de Mistral, il n'y en a aucune qui ait paru en traduction hongroise. Széplaki a traduit *Nerto*, mais il n'a pas trouvé

(1) *Száz Magyarok Könyve (Livre de cent Écrivains hongrois)*, Budapest, t. IV, p. 141-42.

(2) Il a tort : sa traduction, comme celle de Hajós, est citée par les bibliographes de Mistral.

d'éditeur, et, pendant sa fuite de Kolozsvár à la suite de l'occupation roumaine, le manuscrit de sa traduction comme la plupart de ses écrits a été mouillé et s'est détruit. A présent il traduit *Calendal* « pour son plaisir ».

En ce qui concerne les recueils de poésies de Mistral (*Les Iles d'or*, *Les Olivades*), I. Hajós, A. Gyulai, V. Mihelics et A. Holler en ont traduit quelques fragments. Depuis quelque temps un jeune poète, A. Holler prépare une anthologie des poètes de Provence anciens et modernes, qui contiendra une vingtaine de poèmes choisis de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel.

*
* *

C'est donc en 1878 que le nom de Mistral est mentionné pour la première fois en Hongrie dans une revue philologique en rapport avec sa lettre relative à une traduction de Podhorszky. C'est aussi à partir de cette année qu'il est cité comme un des collaborateurs de la revue de Meltzl, où il a publié en 1879 un sonnet et en 1884 un petit article sur la prononciation provençale.

A peu près à la même époque, un poète catholique, le jésuite Coloman Rosty commença à s'intéresser à la poésie des félibres¹. Ce n'est pas Mistral, mais Roumanille, poète et éditeur des noëls provençaux, qui l'a particulièrement attiré. Sous le titre de *Szent Jászol Lantja* (*Poésie de la Crèche*), il publia en 1877 dans la revue catholique *Társulati Értesítő* (*Bulletin social*) une étude sur les chants de Noël de Provence.

Dans cette étude il fait l'éloge de Roumanille, restaurateur de la poésie religieuse provençale et indique que ce sont « les chants tendres et sans recherche » du recueil *Li Prouvençalo* de ce poète qu'il veut suivre et imiter dans sa poésie. Il a publié la traduction hongroise du poème intitulé *Li Crecho*, de Roumanille et d'autres noëls provençaux dans les revues *Társulati Értesítő* et *Magyar Sion* ainsi que dans son recueil de poésies intitulé *Magyarok Védasszonya* (*Patronne de la Hongrie*) (Kalocsa, 1903). Il a écrit lui-même des noëls dans lesquels il a essayé de rendre la

(1) K. Timár : *Rosty Kálmán*, Kalocsa, 1932.

naïveté et le charme des chants de Provence et a encouragé un autre poète catholique, E. Csicsáky¹ à cultiver ce genre².

Ces premières tentatives avaient éveillé peu d'écho en Hongrie, et à cette époque il y avait encore peu de Hongrois qui aient connu le nom de Mistral et de ses adeptes. Ceux qui voyagent vers ce temps-là en Provence, comme Ch. Zilahy³ et F. Maszlaghy⁴, et qui s'extasient sur « cette terre sacrée de l'histoire et de la poésie » (Maszlaghy consacre un chapitre entier de son ouvrage aux troubadours et aux cours d'amour) ne semblent pas se douter de l'existence de Mistral et des félibres.

Le premier voyageur hongrois qui, en décrivant la Provence, ait attiré l'attention de ses lecteurs sur Mistral et le Félibrige, fut, comme nous l'avons vu, Victor Vajda.

C'est seulement à partir de 1900 que se manifestent un intérêt et une sympathie plus ou moins large envers Mistral. C'est l'époque, où en Allemagne aussi, grâce aux travaux de romanistes distingués, la poésie félibréenne a acquis une grande réputation. Un des principaux promoteurs de ce mouvement provençalisaient fut le professeur Koschwitz qui édita en 1894 sa *Grammaire historique de la Langue des Félibres*; la même année, il prononça comme recteur de l'Université de Berlin son discours inaugural intitulé *Über die provenzalischen Féliber und ihre Vorgänger*; en outre il publia en 1900 la meilleure édition critique et commentée de *Mireille*. En 1900, parut la traduction allemande de *Mireille* par Bertuch, une traduction parfaite en vers qui contribua beaucoup à répandre la célébrité de Mistral en Allemagne et qui fut trois fois rééditée. En 1899, N. Welter fit paraître sa monographie intitulée *Frédéric Mistral, poète de Provence*.

Il est certain que tous ces livres allemands consacrés à Mistral et aux Félibres ont trouvé des lecteurs non seu-

(1) Il a traduit un Noël de Daudet et un de Reboul, tandis que A. Gyulai a traduit un Noël d'Aicard.

(2) Le poète tchèque S. Bouska est aussi ami fervent des Noëls de Provence. Il a publié en 1927 un recueil illustré de Chants de Noël de Provence, intitulé *Provençalske Koledy*.

(3) *Kirándulás Provence-ba. (Excursion en Provence.)* Sept feuillets du journal *Magyar Szó* (Presse hongroise), 1863.

(4) *Dél-Franciaországól (Au Midi de la France)*, Budapest, 1875.

lement en Allemagne, mais aussi à l'étranger. En Hongrie aussi on connaissait ces ouvrages et on citait volontiers un passage d'une étude de Hermann Grimm¹, dans lequel il compare Petőfi à Mistral : „Nur ein Dichter erreicht ihn (Petőfi) und steht vielleicht über ihm : Mistral, dessen *Mireille* wie aus den Lippen Homer's zu tönen scheint. Petőfi, Mistral, Goethe, Shakespeare und Homer erscheinen mir manchmal wie die wiederkehrende Verkörperung eines einzigen Dichters. Das ist der grosse Urdichter der Menschheit.“

A partir de 1900, les historiens littéraires et les critiques hongrois s'occupent assez fréquemment de Mistral, ils publient sur lui dans les revues et les journaux de Hongrie des études, des notices biographiques ou critiques. La plupart d'entre eux sont remplis d'admiration pour la personnalité et l'œuvre de Mistral, d'autres sont prudents et réservés : ils croient que la création puissante de Mistral ne repose pas sur des bases assez solides et, tout en appréciant son activité et son idéalisme, voient l'avenir de la poésie provençale très incertain.

Le plus important des travaux consacrés alors à Mistral est une étude de Louis Kropf intitulée *Le Poète de la Provence*². A propos de l'ouvrage de Welter, Kropf passe en revue l'activité littéraire de Mistral sans partager l'enthousiasme du critique allemand envers lui. Il n'hésite pas à reconnaître que malgré ses graves défauts, la *Mirèio* de Mistral « est un chef-d'œuvre... et mérite incontestablement les compliments et les éloges innombrables dont elle était l'objet, » mais « l'intrigue de *Calendau* est bizarre et sa composition décousue », « *Nerto* et *Lis Isclo d'Or* ne sont que des choses gentilles ». Comme historien l'auteur ne peut pas pardonner à Mistral la falsification des faits historiques dans sa tragédie consacrée à la reine Jeanne, et, que, pour son but poétique, il a représenté le roi André et les Hongrois de son entourage comme des barbares antipathiques³.

(1) *Johanna Ambrosius, Deutsche Rundschau, 1895.*

(2) *Budapesti Szemle (Revue de Budapest), 1900.*

(3) Selon la communication de M. Z. Baranyai, ce drame de Mistral a attiré sur la Hongrie l'attention de Charles de Bigault de Casanove, traducteur de deux œuvres marquantes de la littérature hongroise : *Le Ban Bánk*, de Katona, et *La Tragédie de l'Homme*, de Madách.

Un des plus fervents admirateurs de Mistral fut l'éminent essayiste et critique E. Péterfi. C'était un homme très cultivé, véritablement universel, qui connaissait et goûtait en original tous les chefs-d'œuvre des littératures antiques et modernes. Il appréciait toute la saveur des poésies de terroir, et Mistral l'avait enthousiasmé, comme l'attestent les lignes suivantes d'un de ses amis intimes : « En septembre il (Péterfi) passa quelques jours à Tâtrafüred. Ce fut un spectacle inoubliable pour ses amis qui l'accompagnaient : transporté par son propre feu, lâchant la bride aux agitations de son âme, il récitait dans la sapinière odorante, éclairée par le soleil, le 1^{er} chant de son poème favori, de la *Mirèio* de Mistral. C'était le dernier flamboiement de son enthousiasme ancien¹. » Péterfi avait une âme inquiète, tourmentée et déséquilibrée sur laquelle le calme, l'harmonie et la sérénité de l'épopée de Mistral semble avoir exercé un attrait particulier.

Nous trouvons une critique peu enthousiaste de *Mireille* dans le rapport d'A. Radó rendant compte du résultat du concours déjà mentionné de la Société Kisfaludy². D'après Radó, l'épopée de Mistral n'appartient pas aux chefs-d'œuvre de la littérature mondiale et le fait qu'elle a éveillé un si vif intérêt même au delà des frontières de la France, doit être attribué non pas à sa valeur absolue, mais à ce qu'elle a été écrite en provençal. « Le but de Mistral — dit Radó — de montrer sous tous les rapports les mœurs, les légendes, les superstitions, etc., populaires de la Provence, arrête continuellement la marche du récit assez maigre et la mise au premier plan de cette tendance pour ainsi dire « folkloristique » nuit beaucoup à l'effet de l'œuvre. »

En 1906, le poète André Ady a écrit un article intitulé *Ibsen et Mistral* dans le journal *Budapesti Napló* (*Journal de Budapest*)³. Mistral avait alors soixante-seize ans, et, dans le cimetière de Maillane, il avait fait édifier son monu-

(1) F. Riedl : *E. Péterfy* (*Annales de la Société Kisfaludy*), t. XXXV, p. 1902. — La scène décrite par R. se passa en 1899 ; deux mois après, le 5 novembre, Péterfy s'est suicidé.

(2) *Kisfaludy-Társaság évlapja* (*Annales de la Société K.*) 1905, p. 207.

(3) V. l'article de l'auteur intitulé *Mistral et le poète hongrois André Ady* (*La Revue des Pays d'oc*), 1933.

ment funéraire, copie du pavillon de la reine Jeanne. C'est à propos de la construction de ce mausolée que, de sa manière originale et rapsodique, le poète hongrois opposa Mistral, poète du Midi latin, à Ibsen, poète du Nord germanique. « Mistral et Ibsen — écrit-il — étaient le Midi et le Nord, le Oui et le Non... Le Midi a triomphé de nouveau : Ibsen est déjà mort et Mistral vit encore... La bouche d'Ibsen était amère ; il finit sa vie en maudissant... Mistral mourra en bénissant la vie... Il n'y a jamais eu d'ennemis aussi acharnés que ces deux poètes... La plupart des pèlerins qui font le douloureux chemin de la vie, partagent l'optimisme de Mistral... il rajeunit l'âme vieillie de l'homme d'aujourd'hui. C'est peut-être la mission des races latines... elles sont les fanatiques de la vie. *Humanité, Justice, Beauté* : elles y croient comme à des choses vivantes. Mistral est le poète de cette touchante naïveté humaine... il est l'Anti-Ibsen de notre époque. »

Il faut ranger parmi les admirateurs hongrois de Mistral le piariste Albin Kőrösi. Ce sont ses études de littérature catalane qui éveillèrent son intérêt pour Mistral et le Félibrige. Vers 1907-1908, il s'occupait de Mistral et de sa *Mireille* qu'il lisait dans la traduction de Bertuch et qui fit une profonde impression sur lui. Dans un poème intitulé *Renaissance de la poésie des troubadours*, paru en hongrois et en allemand¹, il a chanté les félibres de Provence et de Catalogne et dans une étude consacrée aux Jeux Floraux² il a fait connaître l'activité de Mistral et de ses compagnons.

Kőrösi, membre de l'Académie de Madrid et de celle de Barcelone, qui se lia avec plusieurs écrivains espagnols et catalans, ne connut pas Mistral, mais il était en relation intime avec un félibre d'Auvergne, ami de Mistral, le duc

(1) *Drittes Jahrbuch der Kölner Blumenspiele*, 1903, p. 179-80. Voici une des strophes de ce poème :

*Am Llobragat und Ebro schuf sie wieder
Ein Rubió y Ors und Balaguer.
Mistral in der Provence singt ihre Lieder
Mit Roumanille und Aubanel so hehr,
Und in der Stadt am Rhein hat das Leben
Den Blumenspielen Fastenrath gegeben.*

(2) Parue en hongrois dans le *Kath. Szemle (Revue cath.)* 1908 et en allemand dans la *Zehntes Jahrbuch der Kölner Blumenspiele*, 1909.

de la Salle de Rochemaure, qui prit part en 1907 aux Jeux Floraux de Cologne où il remporta un prix de la ville de Presbourg pour son récit ayant pour héroïne Sainte-Elisabeth de Hongrie¹. La même année, il vint en Hongrie pour assister aux fêtes jubilaires de la sainte à Presbourg d'où il se rendit à Budapest. Deux ans après, il revint en Hongrie et, dans la Société Saint-Etienne, il fit une conférence sur son grand compatriote, le pape Sylvestre II².

Dans son ouvrage intitulé *Du Danube à la Sprée*, La Salle a consacré trois chapitres sympathiques à la Hongrie. Dans un de ces chapitres il rend compte des fêtes de sainte Elisabeth et il mentionne qu'il a reçu du Conseil municipal de Presbourg une statuette en argent de la reine Marie-Thérèse, comme prix destiné aux Jeux Floraux de Toulouse³.

La plus importante des notices nécrologiques qui parurent à propos de la mort de Mistral en 1914⁴ dans les journaux et les périodiques de Hongrie, est celle de G. Király (*Budapesti Szemle, Revue de Budapest*). « Il vivait comme un prince — dit-il de Mistral — dans sa maison de Maillane et c'est avec la même grâce et avec la même

(1) Mentionnons en passant qu'à l'exemple de Cologne, la ville de Presbourg a arrangé en 1908 les Jeux Floraux de Presbourg, dont l'archiduchesse Stéphanie (comtesse Lónyay) fut la reine et le prévôt Komlóssy l'initiateur et l'organisateur. On sait que les plus anciens Jeux Floraux sont ceux de Toulouse, fondés au xiv^e siècle et suivis peu après par ceux de Barcelone. Le fondateur des Jeux Floraux de Cologne fut l'écrivain allemand hispanisant Jean Fastenrath (1839-1908) à qui les Jeux Floraux de Barcelone servirent de modèle. En 1907, les Jeux Floraux de Cologne furent consacrés presque entièrement à la mémoire de sainte Elisabeth de Hongrie. A cette fête plusieurs représentants de Presbourg, ville natale de sainte Elisabeth furent invités, et c'est alors, à Cologne, que ces derniers conçurent l'idée de fonder les Jeux Floraux de Presbourg. Voilà comment une idée provençale, née au moyen âge, est parvenue au xx^e siècle en Hongrie par l'intermédiaire de Barcelone et de Cologne.

(2) *Francia tudós a Szent-István-Társulatban (Un savant français dans la Société Saint-Etienne), Alkotmány (Constitution)*, numéro du 1^{er} avril 1909 ; compte-rendu de la conférence, numéro du 2 avril du même journal.

(3) D'autres études et articles relatifs à Mistral, parus à cette époque : B. Festetich, *Frédéric Mistral (Fehérmegei Napló)*, 1904 ; *Les Lauréats du prix Nobel* (avec portrait de Mistral), *Vasárnapi Ujság*, 1905 ; h. j. : compte-rendu des *Mémoires* de Mistral, *Budapesti Szemle*, 1907 ; J. Szini : *Sardou et Mistral*, Hét 1908, notice nécrologique sur les deux poètes due à un malentendu, car Mistral n'est mort qu'en 1914 ; E. Déri : *Mistral, Egyetértés*, 1909 (article antimistralien) ; L. Karl : *La Jeunesse de Mistral (Népművelés)*, 1911 ; D. Gagyhy : *Les Troubadours*, 1912.

(4) D'après M. Provence (art. cité, p. 39) et F. Jean-Desthieux (*Frédéric Mistral*, 1922), le Parlement hongrois a adressé à Mme Mistral une lettre de condoléances en 1914. C'est une erreur : les deux auteurs confondent la Hongrie avec la Roumanie.

affection qu'il accueillait les disciples fervents, les hautes personnalités condescendantes et les étrangers curieux et importuns. La fugacité des choses humaines n'a jamais troublé son goût du travail ; jusqu'au dernier moment de sa vie il a travaillé pour « la cause sacrée » dans le service de laquelle il s'est engagé comme tout jeune homme. » Après avoir esquissé ainsi son portrait, Király analyse l'œuvre de Mistral, il en explique la grandeur épique par ce fait que, malgré leur caractère local, il a donné dans ses épopées des tableaux universels de la vie et de l'activité humaine.

Selon le poète M. Babits qui publia sa notice dans la revue *Nyugat (Occident)* Mistral fut « le dernier des poètes patriarcaux dont Homère fut le premier... Il a montré qu'un seul homme, pourvu qu'il soit un génie, est capable de démentir l'histoire universelle. Il a saisi une évolution et il a entravé une destruction ; il a recréé une langue, une province, une race, un genre poétique, il a recréé le provincialisme et la poésie patriarcale... Il est pourtant impossible de reculer l'histoire, le Félibrige n'est guère viable... Cependant l'art est impérissable, l'amour de Mireille et de Vincent est éternel : il y a une beauté de plus dans le monde... Et ce sera une gloire éternelle de la Provence qu'au XIX^e siècle il y ait eu encore un coin naïf de l'univers dans lequel cet Homère pouvait vivre et écrire¹ ».

Le plus étendu et le plus remarquable des travaux consacrés en Hongrie à Mistral après sa mort fut une étude biographique et critique de V. Mihelics². L'auteur, pénétré d'enthousiasme juvénile envers le poète de *Mireille*, y esquisse sa vie, et analyse ses œuvres dont il a inséré plusieurs passages traduits par lui-même en hongrois. Il a mis en relief ce qu'il y avait de profondément catholique dans sa poésie et le premier il a indiqué plusieurs rapports de Mistral avec ses admirateurs hongrois. Il a étudié le Félibrige en historien aussi et, en 1922, il a présenté à la Faculté de philosophie de l'Université de Budapest une

(1) V. encore : Z. Alszegehly : *Frédéric Mistral (1830-1914)* (*Magyar Kultúra*), 1914 ; k. gy. (G. König) *Mistral (Vasárnapi Újság)* 1914 ; f. : *Mistral et le mouvement néoprovençal*, 1914, *Alkotmány*, 1914, n° 74 ; *Mistral* (sans nom d'auteur), *Modern Szemle*, 1914.

(2) *Katholikus Szemle*, 1920.

thèse intitulée *Le Mouvement néoprovençal, Contribution à l'histoire de la civilisation du XIX^e siècle*.

En 1930, on a célébré dans le monde entier le centième anniversaire de la naissance de Mistral. Il y eut aussi des Hongrois qui saisirent cette occasion pour évoquer le souvenir de Mistral en Hongrie. Plusieurs journaux de Budapest (*Budapesti Hirlap, Magyarország, Nemzeti Ujság, Képes Krónika*) ont publié des articles de commémoration et dans le *Nyugat* Jean Carrère a rappelé la mémoire vénérable de son grand compatriote.

Le 31 octobre la Société La Fontaine de Budapest a donné dans une salle du Conservatoire national de Musique de Budapest, une fête mistralienne, où J. Széplaki a fait une conférence accompagnée de projections sur Mistral et la Provence, répétée quelques semaines après dans un lycée de Budapest, E. Somló a récité *La Chanson de Magali* en traduction hongroise. Mme Medgyaszay, Mme Lager et Z. Tibor ont chanté plusieurs morceaux de la *Mireille* de Gounod¹. Et enfin l'auteur de cette étude a profité à son tour de l'anniversaire, pour l'attirer l'attention de ses élèves sur Mistral en faisant un cours sur Mistral et la poésie néoprovençale à l'Université de Pécs².

* * *

J'ai passé en revue à peu près tout ce qui se rapporte à « la fortune intellectuelle » de Mistral et des félibres en Hongrie. Malgré le nombre assez considérable des documents et des faits que j'ai recueillis et que je pourrais augmenter encore, je constate en fin de compte que l'influence de Mistral en Hongrie ne peut être comparée ni en étendue ni en profondeur à celle qu'y ont exercée d'autres écrivains français du XIX^e siècle comme Béranger, Hugo, Zola, Baudelaire, Anatole France, etc. Pour le grand public, pour la masse des lecteurs hongrois, Mistral est resté plus ou moins inconnu, c'est plutôt dans les milieux instruits et distingués, parmi l'élite lettrée de cette nation

(1) Cf. aussi l'article de l'auteur intitulé *Mistral és a magyarok* (Mistral et les Hongrois) dans la revue *Minerva*, Budapest, 1933.

(2) Széplaki : *La Fête mistralienne à Budapest* (*La Revue des Pays d'oc*), Avignon, 1932.

qu'il a trouvé des lecteurs compréhensifs. Le nombre des lecteurs de cette espèce, qui ne se laissent pas influencer par les modes littéraires et par la publicité et qui savent apprécier les valeurs absolues en littérature est assez rare en Hongrie comme dans tous les pays du monde, et, par la faute du journalisme, du cinéma, de la T. S. F. et d'autres découvertes « antilittéraires » de notre temps, il va diminuant d'année en année. A notre époque si peu poétique un homme qui fait ou lit des vers, est un être plus ou moins exceptionnel et même excentrique. Et pourtant je ne suis pas si sceptique que l'auteur d'un article paru récemment dans une revue de Budapest¹, qui, à propos du vingtième anniversaire de la mort de Mistral, n'hésite pas à ranger Mistral parmi les poètes oubliés en Hongrie. Je crois que le souvenir de Mistral ne s'effacera jamais en Hongrie ni dans aucun des pays cultivés du monde : son œuvre n'appartient plus exclusivement ni à la Provence ni à la France, elle est classique, c'est-à-dire universelle, elle fait partie du patrimoine commun et éternel de l'humanité et le nom de Mistral sera cité toujours et partout au nombre des grands poètes épiques et idéalistes de la littérature mondiale.

Géza BIRKÁS.

(De l'Université de Pécs.)

(1) *Elfelejtett Irók, A provencai Tücsök (Écrivains oubliés, La Cigale de Provence)*, *Literatura*, 1934, numéro de février. — Le 24 juin 1934, J. Hankiss a fait au poste radiophonique de Budapest une causerie sur Mistral intitulée « Le poète qui est resté chez lui. »